



Ils se rendirent dans un des plus grands hôtels, où ils passeraient la nuit, pour se rendre, le lendemain matin, au château ancestral de Jeannot.

Limiet se rendit encore au bureau du télégraphe et expédia le télégramme suivant à Mr. John M. Steadily,

« Débarquons tous sains et sauts à Liège. S'il n'y a pas de » cataclysme, ou de déraillement de chemin de fer, nous serons » de main avant midi au château de la comtesse, ramenant l'enfant » volé. Oscar Limiet ».

Le détective avait perdu l'habitude d'être sûr d'une chose qui devait encore se produire.

C'était là un enseignement de l'expérience, et la raison de la singulière rédaction de son télégramme.

Il adressa un autre télégramme à la comtesse :

« Nous nous trouvons à Liège et serons demain avant midi au château. Il est trop tard pour prendre le train et nous sommes devenus trop prudents pour risquer le voyage en automobile. Nous devenons de plus en plus prudents, à mesure que nous nous rapprochons du but, si longtemps poursuivi et qui s'est dérobé si souvent. A demain, et recevez l'assurance que jamais bonheur plus grand nous sera arrivé. — Oscar Limiet ».

C'était la vérité.

Ces hommes intrépides, qui avaient si souvent risqué leur vie, qui avaient parcouru des contrées sans nombre, qui avaient usé des moyens de transports les plus étranges, n'osaient, de peur d'accident, prendre une automobile pour se rendre de Liège au château, distant de quelques lieus.

L'homme est ainsi fait...

Après avoir soupé, nos amis décidèrent de faire une promenade en ville.

C'était Jeannot qui avait proposé la chose, parce qu'il désirait parcourir les rues, par lesquelles il avait erré jadis, muni de son accordéon, et le long desquelles il était rentré si souvent, plein d'angoisse, lorsque la recette était maigre et qu'il pouvait s'attendre à recevoir une raclée d'importance de son père adoptif.

Le long des quais, ils se dirigèrent vers les rues qui environnaient la demeure de Métu.

Jeannot et le Rossai montrèrent à leurs camarades émus la maison où ils avaient enduré tant de souffrances, sous les tuiles...

Ils conduisirent même Limiet, Potard et Victoire près de la fameuse échelle, qui menait aux sphères élevées, où Métu se réconfortait, après ses libations trop prolongées, que lui valaient les deniers si durement gagnés par ses enfants.

Le Rossai proposa même de faire l'ascension, pour voir si leur excellent père était encore en vie et pour lui rendre une visite.

Mais Victoire s'était emparée du bras de Jeannot, implorant :

— Non, non, partons plutôt... Ne vivons plus à cette misérable existence de jadis... Ne montons pas, je l'en prie.

Jeannot s'était éloigné avec elle.

— Je connais bien la route, avait dit Limiet à Potard, et je ne demande pas mieux que de revoir ce Métu.

— Allons, dit le Rossai, moi aussi je veux lui souhaiter le bonsoir, et revoir la « niche ».

Et, criant à Jeannot qui se disposait déjà à quitter le corridor obscur, avec Victoire :

— Nous venons bientôt, dit-il, attendez-nous un moment.

— Bien, répondirent les jeunes gens, nous vous attendons.

Limiet grimpa l'échelle, suivi par les deux autres.

— Il y a bien longtemps, dit-il, que j'ai failli, pour la première fois, me casser le cou ici, pour venir chercher Jeannot et faire la lumière au sujet de sa naissance.

Si je l'avais trouvé à ce moment, nous aurions esquivé bien des aventures.

— Le regrettes-tu ? demanda Paul Potard.

— Non, pas du tout... A présent que nous voilà à Liège et que la destinée a cessé enfin de nous poursuivre, je suis content d'avoir fait ce voyage autour du monde,

— Plus tard, nous en retirons tous les fruits... Cela a fait des hommes de nous, dit le Rossai.

— Assurément... Je crois que nous y voilà, dit Limiet, l'échelle à poules cesse ici.

La même obscurité de jadis régnait sur l'escalier.

— Je suis heureux d'apprendre que notre ascension vient d'avoir une fin, dit Potard... J'étais plus à mon aise sur l'aéroplane de de Steadily que dans ce misérable escalier... C'est un véritable exercice d'acrobate, et je suis vraiment étonné que nous soyons arrivés au bout sans nous rompre les os.

— N'avez-vous pas d'allumettes ?

— Inutile, dit le Rossai, je n'ai pas besoin de lumière pour y voir clair.

La « niche » n'y est plus... mon cher père l'aura sans doute vendue pour une ou deux gouttes.

La porte est ouverte...

Il n'y a pas de lumière, c'est signe que Méty se trouve au cabaret.

S'il dormait, nous l'entendrions d'ici, car il ronfle comme un moteur de cent-vingt chevaux.

La lampe s'y trouve encore.

Il fit flamber une allumette et alluma une petite lampe à pétrole, qui répandit une lumière trouble.

— Tout se trouve encore en état, comme jadis, dit le Rossai. Mon cher père doit encore habiter ici. Il vaut mieux pour lui, peut-être, qu'il ne se trouve pas dans ses appartements, car je pourrais me souvenir peut-être de tous les coups que j'ai reçus ici. Et je pourrais exiger un règlement de compte, avec les intérêts et le reste. Et, comme, malgré tout, c'est mon père, il vaut mieux que je n'y touche pas. Venez admirer maintenant le palais où se

sont écoulés les jours heureux de notre brillante jeunesse.

— Mets au moins la lampe sur le palier, dit Potard, sinon l'un de nous pourrait bien descendre plus vite qu'il n'est monté.

— Voilà qui est fait...

L'on se mit à descendre.

Sans encombre, l'on rejoignit le corridor et l'on quitta la maison.

— Où est Jeannot ?

— Je ne le vois pas.

— Ni Victoire ?

— Ils se seront déjà éloignés.

— Mais par où ?

— Ils se trouvent sans doute, là-bas, près cette foule. Il doit s'être passé quelque chose.

Ils se dirigèrent rapidement vers un groupe de personnes qui barrait la rue, un peu plus loin.

— Une rixe, dit le Rossai, et en face du cabaret où mon vénéré père fréquente... Ce seront des bateliers ivres, sans doute... ne voyez-vous pas Jeannot ?

Ils s'étaient approchés du groupe.

Ils cherchèrent dans la foule, mais ne virent pas leur camarade.

Le Rossai se fraya un passage à coups de coude, suivis par Potard, Taupin et Limiet.

— C'est mon fils, je vous jure que c'est mon fils, criait un homme, qui avait ameuté la foule par ses cris.

Il ne veut plus me reconnaître, parce qu'il est bien habillé et parce qu'il se promène au bras d'une belle demoiselle. Non, non, je ne vous laisse pas filer. Tu suivras ton père, que tu as lâchement abandonné, après lui avoir volé toute sa fortune... Tu m'en rendras compte...

Celui qui parlait de la sorte était vêtu en ouvrier et ne semblait pas ivre.

Ce n'était autre que Métu.

Il avait saisi Jeannot par le bras et s'efforçait de l'entraîner.

Le jeune homme se débarrassait de cette étreinte, mais chaque fois celle-ci était reprise.

Tremblante, pâle d'effroi, Victoire assistait à cette scène, en se campannant au bras de Jeannot.

— C'est mon fils... il m'a volé... burlait Métu... Et il veut me maltraiter à présent... Aidez-moi donc, bonnes gens.

Les assistants grondaient sourdement.

Leur sympathie allait naturellement vers l'ouvrier.

C'étaient tous des habitants du quartier populaire, et il prenait naturellement le parti de leur semblable, contre le jeune monsieur

si bien habillé.

L'on se mettait déjà à crier :

— Le père à raison... Qu'il le suive.

— Passez-nous la petite demoiselle... nous en aurons bien soin.

— Ce n'est qu'une pas grand'chose, puisqu'elle donne le bras à un voleur.

— C'est aussi une voleuse, sans doute.

— Au bureau de police !

— Appelle la garde, l'ancien.

Un grand gaillard s'était détaché du groupe, et avait posé sa forte patte sur l'épaule de Victoire.

— A la maison, toi, avait-il dit à Victoire.

— Bravo, hurlaient tous les assistants.

Comme Jeannot s'apercevait que l'on touchait à Victoire, il lui avait passé la main autour de la taille, et, la serrant ainsi contre lui, il avait saisi de l'autre main son revolver, qu'il braquait sur son rude agresseur.

Celui-ci avait reculé.

— A l'aide... police .. il va tirer... Police !... police !... criaient les assistants.

En criant ces appels, les gens s'écartaient, et plusieurs d'entre eux avaient déjà pris la fuite.

A ce moment, le Rossai, suivi par ses amis, parut au premier rang de la foule.

Métu n'avait pas lâché Jeannot et ne cessait de crier :

— C'est mon fils... Assassine ton père... A l'aide... po...

Il ne put achever.

Limiet lui avait donné du poing en plein visage, avec une telle force, qu'il dut lui briser plusieurs dents...

Un second coup de poing suivit, qui écrasa le nez de l'ivrogne.

Celui-ci éleva les deux bras au ciel, tournoya une couple de fois sur lui-même et s'abattit enfin sur le sol, où il resta étendu.

Le gaillard qui s'était mêlé à cette altercation... de famille, avait été pris si bien à parti par Le Rossai et Taupin, qu'après avoir fait mine de se défendre, il prit la fuite sans demander son reste.

Tout cela n'avait pris que quelques secondes.

A ce moment, deux agents de police accouraient.

Au bureau du commissaire, l'affaire fut remise au point.

La marquise d'Almansa et Jativa, le comte Jeannot, le dr. Potard et ses camarades furent immédiatement relâchés, et traités avec respect, puisqu'ils purent sans peine prouver leur identité et leur bon droit.

La conclusion fut qu'un procès-verbal fut dressé à charge de Métu et que deux agents furent envoyés sur ses traces.

Il payera cher son agression.

En revenant vers l'hôtel, Victoire dit encore :

— Vous voyez que j'avais raison, de dire que nous devions ne plus songer à notre passé de misère.

— Assurément, ma chère, il ne me viendra plus jamais à l'idée de me promener dans cette partie de Liège.

— Ni moi, dit le Rossai, à présent que j'ai revu la « niche » et que j'ai apuré mes comptes avec le vieux.

— Mademoiselle la marquise avait raison, dit Limiet à son tour... Dès demain, nous devons effacer de notre mémoire tout le triste et navrant passé.

— Cela sera malaisé, dit Jeannot... Pas pour le moment, assurément, car je désire inviter Monsieur Steadily à assister à notre mariage, et d'être un de nos témoins... Et plus tard, non plus, car je veux me faire l'ami du gentilhomme britannique et j'irai plus d'une fois le visiter à Londres, avec Victoire.

— Mister Steadily n'appartient pas au passé, répliqua Limiet. Il est le trait d'union entre le navrant passé et le présent si beau. Il faut le considérer comme tel.

Taupin éclata de rire.

— Comment pouvez-vous nommer Mr. Steadily un trait d'union ! s'écria-t-il. Long et maigre comme il est, je l'ai toujours pris pour un point d'exclamation.

CHAPITRE LXIV.

Tout est bien qui finit bien.

Le lendemain, par le premier train, tous quittèrent Liège. C'était une journée splendide qu'annonçait cette matinée ensoleillée.

A la gare, fort éloignée du château, attendait la voiture de la comtesse.

Mais nos amis décidèrent de se rendre à pied au château le long de la grande allée, et du parc embaumée qui entourait le château.

La comtesse se trouvait à cette fenêtre, où elle se trouvait déjà lorsque, pour la première fois, elle attendit Limiet.

Elle attendait fébrilement le retour de la voiture.

Lorsqu'elle la vit arriver, à la grille, la bienheureuse mère s'élança à sa rencontre.

Elle apprit que les voyageurs étaient débarqués, mais qu'ils avaient préféré aller à pied.

La comtesse ne put maîtriser plus longtemps son impatience.

Elle traversa vivement le parc, pour aboutir à la grille de l'allée.

Au moment où elle passait cette dernière, elle vit arriver un groupe de citadins.

La comtesse reconnut immédiatement Victoire.

Celle-ci avait Jeannot à son bras.

C'en était assez pour dire à la comtesse quel était son fils.

Elle s'élança vers lui, les bras étendus, et le serra sur son cœur.

— Mon fils, mon cher fils.

— Mère...

Ils s'embrassèrent avec effusion, tandis que les larmes coulaient sur leurs joues. Il y avait une volupté à pleurer de la sorte... Les assistants ne pouvaient non plus contenir leurs larmes. Soul, Limiet ne pleurait pas. Un sourire heureux aux lèvres, il contemplait le groupe attendrissant de la mère et du fils si longtemps séparés et enfin unis.

C'était là son œuvre.

Enfin, la comtesse desserra son étreinte.

Les yeux remplis de larmes, elle regarda autour d'elle et aperçut Limiet.

Elle s'avança vers lui, les deux mains tendues, et pressant les siennes, elle dit :

— Merci... merci... jamais je n'oublierai ce moment ineffable que je vous dois.

— Assister à ce moment même constitue ma plus grande récompense, madame la comtesse. Jamais je n'ai été si heureux que tout à l'heure. D'ailleurs, ce n'est pas à moi que vous devez la plus grande reconnaissance, mais bien à la marquise qui a coopéré si vaillamment à la délivrance de Jeannot.

Alors, la comtesse se tourna vers Victoire, pressa la jeune

filie sur son cœur, tout en couvrant de baisers ce beau visage couvert de larmes de joie.

— Merci... merci... mon enfant.

— Dis plutôt, ma chère fille, maman, car c'est ce que Victoire espère devenir, dit Jeannot.

— Ma chère fille, dit la comtesse,... que je suis heureuse.

— Viens, maman, nous ne pouvons rester plus longtemps ici.

Voici mon frère, qui a partagé mon malheureux sort, lorsque cette méchante femme m'a laissé entre les griffes de cet inhumain, que je croyais être mon père.

Plus fort, plus robuste, il m'a toujours protégé, alors et par la suite... je lui dois la vie, maman...

Il était émouvant d'entendre avec quelle amour Jeannot prononçait ce doux nom de maman.

La comtesse serra la main du Rossai et exprima encore sa reconnaissance, mais Jeannot passa son bras autour du cou du Rossai, et dit encore :

— Il a toujours été mon frère, maman, et je désire qu'il le reste... Il n'a plus de mère, il faudra l'adopter.

La comtesse embrassa le Rossai.

— Tu seras mon fils, dit-elle.

Taupin et Potard furent ensuite présentés à leur tour et tout le monde se rendit au château.

Jeannot marchait entre les deux femmes qui lui étaient si chères, et s'entretenant déjà avec sa mère de tous les événements qui les avaient séparés.

Limiet suivait, entre Taupin et Potard, auquel il racontait comment il avait suivi ce même chemin, pour venir dire à la comtesse qu'il espérait lui ramener son fils.

— Cela n'a pas marché aussi vite que je l'avais espéré, dit l'émule de Sherlock Holmes, mais cela a finalement réussi, et tout est bien qui finit bien.

Un excellent déjeuner les attendait au château, qui fut arrosé de plus d'une coupe de champagne... ce fut un véritable festin.

L'on porta la santé et le retour du fils prodigue, l'on but à son mariage avec Victoire, sur l'entreprise audacieuse de Limiet, enfin couronnée de succès, la prospérité de lord Steadily et tant d'autres choses encore que bientôt une animation joyeuse régna parmi les convives.

La comtesse n'avait d'yeux que pour son fils et ne parlait qu'avec lui.

Tout ce qui se passait autour d'elle lui était indifférent.

Son fils était là, ce fils qu'elle avait perdu il y a si longtemps, et qu'elle avait désespéré de revoir encore.

A certains moments, elle doutait de la réalité des choses, ne pouvait croire que ce beau jeune homme, qui lui parlait si tendrement, était le fils qui lui avait été volé.

Plus d'une fois, des larmes lui humectèrent les yeux.

L'on décida que tous les assistants resteraient au château jusqu'après le mariage.

Ce fut Jeannot qui insista sur ce point et nos amis ne demandèrent pas mieux que de passer paisiblement une quinzaine de jours dans le splendide demeure seigneuriale.

La comtesse consentit à faire célébrer le mariage aussitôt que possible.

Mister Steadily fut prié d'être témoin et il répondit qu'il se rendrait au château avec sa femme.

Tout le village était en parure de fête, les rues et les maisons tout aussi bien que les habitants.

De la grille d'entrée, jusqu'à l'église, étaient plantés de petits mais fleuris.

Jeannot avait exprimé le désir de voir célébrer son mariage au village même, et non au château.

L'heureux couple et les invités iraient à pied au village.

Dès le matin, le canon tonna...

Entre une double haie de villageois, qui poussaient des acclamations nourries et sincères, car tous connaissaient en partie tout au moins, l'histoire touchante du fils de la comtesse, l'on se rendit à l'église.

La marquise d'Almansa et Jativa, la fille du grand d'Espagne, portait une toilette de soie blanche, dont la longue traîne était portée par deux enfants habillés en pages.

A la couronne de marquise, qui ornait sa charmante tête, était fixé un voile de dentelles, qui recouvrait son opulente chevelure d'ébène.

Jamais l'on n'avait vu mariée plus belle et plus gracieuse.

La future comtesse marchait au bras de John M. Steadily, lord de Peenskilty.

Derrière eux, s'avancait le comte Jean, au bras de sa mère, dont le visage s'aurolait de joie.

Diverses familles nobles apparentées à la famille de Jean avaient été invitées également, si bien que nos amis Oscar ~~W...~~ Limet, Dr. Paul Potard et Louis Méty donnaient le bras à des jeunes filles de la plus haute noblesse.

Le Rossai semblait marcher au supplice, tellement il marchait avec précaution aux côtés de la noble demoiselle, et il ne soufflait mot, de peur de dire des choses qui seraient mal accueillies.

L'habit noir lui soyait à ravir, de même que le chapeau haut

de forme, mais il gronnait entre ses dents, qu'il voulait être à cent lieues de là, et que ses habits le mettaient mal à son aise.

Au dîner, cela marcha mieux, car la demoiselle s'amusait de sa maladresse, tout en lui disant qu'elle s'était toujours représenté de la sorte un voyageur célèbre.

Cela dissipa la contrainte qui avait régné jusque là entre eux, et le Rossai parla avec beaucoup de simplicité et de charme du pôle Sud.

Sur la pelouse, devant le château, avaient été dressées de longues tables, où les villageois fêtaient, eux aussi.

Le soir, il y eut un bal, ouvert par les jeunes époux.

Un magnifique feu d'artifice, tiré de l'étang, clôtura la fête, dont le village parle encore.

La comtesse vit bienheureuse entre ses deux enfants, qui l'aiment à la folie.

Limiet a délaissé les traces de Sherlock Holmes, et est devenu sous-intendant du château, pour devenir intendant, après la mort du vieux serviteur qui remplissait cet office.

Le Rossai a beaucoup étudié avec le jeune comte, et passera bientôt ses examens d'ingénieur. Il a choisi cette carrière pour s'occuper d'aviation. L'on prétend que la noble demoiselle qui était sa compagne à la noce de Jeannot, échangera, dès sa majorité, et malgré ses parents, son vieux titre contre le nom de madame Métu.

Dr. Potard est entré au service de Mr. Steadily, à Londres où il a un immense laboratoire à sa disposition. Il veut faire du diamant artificiel, ce qui ne lui a pas encore réussi.

Et Taupin ?

Après la noce, M. Steadily lui avait dit :

— Vous n'avez jamais résigné vos fonctions auprès de moi... d'après notre contrat, vous me devez, depuis la dernière fois que je vous ai appelé, la somme de sept cent milliards, je néglige les fractions, moyennant un centime par seconde d'attente... Il me faut un homme de confiance à Londres... Acceptez cette place et je vous abandonne les sept cent milliards.

Taupin a accepté cette offre généreuse.

Métu, le père du Rossai, enfermé dans un asile d'aliénés après une crise de délirium tremens, est, depuis beau jour, mort et enterré.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
